

Elle se disait qu'il ne fallait pas laisser faire le hasard contre l'ennui. Ce serait s'attirer une foule de problèmes. Elle avait résolu d'oser se projeter dans le réel. Elle s'était résolue à faire preuve d'imagination, et de l'action minime et régulière que cela impliquait. Elle avait partagé son temps de tel sorte de pouvoir goûter à la fois au temps linéaire en lequel se connaît poussière, passage infime, au temps cyclique où chaque jour est toujours le premier et le dernier jour et au temps suspendu qui la faisait étale, agrandie, amplifiée, infinie dans l'infini du cosmos. C'est à ces fins qu'elle soignait autant sa vie sociale, que son étendue solitaire, une heure marchant chaque matin, que son amplitude singulière en s'investissant chaque jour à heure fixe dans la réalisation d'une bande dessinée dont elle entendait réaliser autant l'histoire que les dessins.

Hier, elle avait été femme auprès du seul qu'elle s'était choisi. Ce soir encore ils s'endormiraient enlacés tel Philémon et Baucis. Chaque nuit ils jouaient à mourir à la vie côte à côte, emmêlés doucement l'un à l'autre, après qu'il ait refait le nid, après qu'ils en aient ri. Quand il arrivait qu'ils se séparent par inconfort de la position de départ, leurs mains restaient l'une en l'autre chérie et c'est ainsi enfants, qu'ils quittaient ensemble ce monde, abandonnant confiant chacun vers son mystère. Hier avec lui au faible jour de la lune embuée par la fenêtre, une poussière bercée à travers les étoiles par son souffle rythmé, il s'endormait d'abord, vers la fin du voyage, le voyage à rebours et sain vers l'origine, l'originel matin. Il se lèverait tôt, avec le jour naissant. Elle suivrait bien plus tard, quand elle estimerait qu'elle avait achevé son rêve.

Elle s'était résolue à désirer le bonheur. Le bonheur ce serait l'inattendu, le petit décalage dans la trame de ces journées. Un petit décalage qui fait naître le rire. C'était important ça le rire. Important de le désirer. L'esprit est si espiègle qui nous anime à son gré à nos dépens pour peu que l'on oublie de faire des vœux... des vœux qui dépendrait un peu de soi. Le bonheur. Ce serait le frémissement de l'infime à peine la porte refermée sur le dehors. Le dehors, un filet d'air frais qui emporte le pas, aussi bon que la cigarette qu'elle fumera au retour. Le bonheur ce serait avant, s'être dépliée doucement des draps, suffisamment doucement pour laisser naître l'élan qui rendra bondissantes les dernières marches de l'escalier, ces marches précieuses vers le sourire de l'autre. Le sourire de l'autre en miroir. Cet autre mystère à jamais, ce tout autre offert à côté. Qui sort de son bol et sourit.

Le pas l'entraîne vers le soir. Elle le sait. Cela c'est la blague. La blague du dieu de la blague. L'espièglerie de la matrice qui s'offre à elle de toutes parts. Le gris des murs qui laisse place aux blancs des troncs des boulots qui rythment la montagne. Le chant des eaux de pluie qui s'efface sous les chants d'oiseaux qui préfigure le printemps malgré la froidure qui vient d'arriver. Un peu tard mais qui vient d'arriver. L'eau projeté à son visage se fait dure, froide, comme des éclats de verre. Longeant la haie pour fuir la colère du vent mordant, elle sait qu'elle est déjà trop loin pour rentrer vite. Elle rit. Elle chante. Elle détend chaque muscle qui voudrait se recroqueviller. Elle sait que c'est ainsi qu'elle se coulera sans mal dans ce paysage qui la porte, qui l'amuse, qui la boit. N'être plus rien qu'un pas qui se déroule sans elle. Se laisser mordre par la vie dès le matin. Morsure des dieux.

Elle s'était promis qu'elle ne serait plus victime. Pas même d'elle-même. Il faudrait qu'elle prête attention par un exercice de l'esprit à dénicher avant qu'elle ne se croit chez elle, la plus infime trace de ressentiment pour la mettre dehors. Bien la regarder pour en rire. De cela aussi. Surtout de cela. En rire et la dissoudre par le rire. Par le rire dégonfler d'importance personnelle et réassumer la pleine responsabilité de sa vie. C'était essentiel. Infime et merveilleusement important pour bien vivre. Enfin, c'est ainsi qu'elle entendait bien vivre. Choisir de bien vivre. La voie du simple au quotidien. D'un imbécile heureux. Peut-être. D'une innocence seconde, celle d'après les ruminations, la psychose et les deuils, celle d'après la fin du monde, celle d'après que le ciel lui soit tombé sur la tête. Alors mieux accueillir le réel. D'une curiosité nouvelle, le réenchanter. Où simplement l'enchanter. Plus simplement encore, l'écouter chanter.

La voix du monde est confuse. Elle lui arrive par la radio, l'ordinateur, les autres... La voix du monde complique. La voix du monde divise et laisse coupable et impuissant. La voix du monde déshabille du vital. La voix du monde énerve et endors d'un mauvais sommeil. La voix du monde est aussi vide et vorace que l'argent du capitalisme. Elle tôte l'esprit humain pour n'en laisser qu'un fatras de généralités en place d'intelligence, un fatras de généralités germe de dépression plus que de réflexion. De dépression ou de soif de vengeance, ce qui revient au même. La voix du monde casse les pieds. C'est tant mieux, c'est ailleurs que ça se passe. Et c'est aussi le monde. En plus grand. C'est ailleurs qu'elle utilisera ses ressources, ce temps qui lui est miraculeusement encore imparti. Et d'ailleurs, la voix du monde est la vocifération d'un monde d'hommes. La musique du monde, c'est autre chose. La musique du monde ce peut être parfois une voix humaine. Entre un cri de bête et le murmure des arbres, parfois, une voix humaine qui donne envie de s'y arrêter.

Elle s'arrête. Elle salue. Elle chérit ce visage qui la regarde. Qui la fait devenir humaine tout à coup. Elle qui n'était plus qu'un pas cosmique qui se marchait sans elle. Un silence au silence. Un chant au chant du monde. Elle salue ce salut qui la fait devenir humaine. Ici les gens se font un geste et se sourient quand ils se croisent. C'est assez rare. On croise plus facilement les bêtes. Alors on se salue, on se sourit. On se demande des nouvelles. Parfois. Pas toujours. Le geste et le sourire suffisent. On a croisé quelqu'un. On est humain un peu parmi les bêtes, les troncs et les cailloux. Alors parfois elle sort des bois. Elle s'en va traîner sur la route. Pariant sur l'auto qui arrive. Serait-ce elle ? Lui ? On fait un geste et on sourit. Et parfois le camion s'arrête. C'est l'étreinte. Le froid n'empêche pas qu'on s'assoit dans l'herbe. Les mitaines roulent les cigarettes. Les corps se collent comme les âmes. Ça fait un bail ! Raconte ... L'heure file alors comme une souris, on se partage les nouvelles. Après chacun rentre transi. Et un peu plus heureux peut-être.

Avant la fin du monde, elle cherchait du travail. Obsédée à l'idée de se rendre utile. Du travail rémunéré qui attesterait en cela qu'elle est utile à la société, au monde. Mais ça c'était avant. Avant la fin du monde, avant la fin d'un monde, avant qu'elle ne renaisse. Plus simple. Le travail, cet exercice qui rythme le temps, cet exercice qui permet de jouir de l'oisiveté. Non, ce n'était pas le travail, pas n'importe quel travail, et assurément pas le fait que ce soit rémunéré. Ça lui était tombé des nues. De ses nues dont il ne restait plus grand chose de palpable. Ou peut-être c'était de lui. Ça pourrait bien être de lui. De ce que leur trajectoire commune avait de lui semé dans sa cervelles, dans toute sa chair souriante et jusque dans son ombre. Il lui fallait un projet où elle transforme un peu de matière. Qu'à cela ne tienne, elle projetterait. Qu'avait-elle envie de réaliser. Et la BD était arrivée comme ça. Virginalement. Elle aurait tout à découvrir de l'exercice. Elle aimait dessiner. Elle aimait les histoires. Elle ferait une histoire qu'elle dessinerait. Alors elle avait pris une feuille après être allé marcher. Elle avait pris un stylo et n'avait pas quitté sa chaise jusqu'à ce qu'un début n'arrive. Ensuite il ne s'est agit que de continuer. Et de refaire aussi. Parfois. Parfois

souvent finalement.

Refaire c'était toujours apprendre. Alors ces sons sur la guitare dès le premier café. Pas toujours justes. Peu même au début. Ces sons pas toujours justes, répétés. C'était s'en abstenir parfois le temps d'une vague de vraie musique sur le poste. C'était ne pas trop insister à faire répéter la guitare pour ne pas nuire à son oisiveté à lui, post-caféïque. Soudain il avait fait sonner la petite cuillère d'argent sur le verre à dégustation qui restait rouge de la veille. Comme ça, en contrepoint de la guitare. Ils s'étaient amusés ainsi un peu. Une autre façon de se sourire. Refaire c'était toujours faire du neuf avec l'ancien, alors peut-être, un progrès, une aptitude nouvelle, une bonne surprise. La beauté d'un geste, enfin. Pour la BD c'était pareille. Refaire c'était apprendre. Elle avait choisi d'apprendre un geste que le temps épargnerait longtemps. Un geste qui ne nécessita pas qu'elle soit jeune. Elle imaginait que vieille femme encore, elle aurait ce loisir d'apprendre. D'apprendre et réapprendre encore à faire un dessin, une histoire, un plan de guitare. Et la beauté du geste toujours visée. Le tournemain. Et puis refaire et faire encore. Pour la beauté du geste. Du geste offert par son temps perdu à l'esprit espiègle qui anime la vie.

Elle ne connaissait pas de temps perdu. Elle ne perdait jamais son temps. Elle le prenait avec tendresse. Le chérissait comme un petit animal à qui elle entendait faire découvrir le monde. Il suffisait de l'œil parfois saisir à la fenêtre la feuille sur la tige qui oscille. Elle berçait le temps le temps qu'il fallait. Avant de se remettre à sa table, de reprendre son tablier. L'uniforme c'est important pour s'y croire. Et s'y croire c'est important pour s'y investir et en rire aussi. Ainsi il y avait sa blouse, pour l'œuvre à la mine de plomb ou les encres. Il y avait aussi celui, printanier pour faire la cuisine. Il y avait les bottes aussi pour sortir, et la cape qui va avec quand il fait plutôt doux dehors. Et sinon c'était le manteau, les mitaines. Il faut bien se couvrir pour sans mal bien sentir, qu'il fait froid. Elle ne connaissait pas de temps perdu car il la retrouvait toujours. Pour lui parler du temps en ligne ou bien du temps tout en rond. Pour lui dire de goûter ce jour car il n'y en a pas de semblable. Pour lui souffler que le temps file et la faire se sentir petit éclat de route. Pour la suspendre à une feuille agitée au bout d'une branche dans la buée de la fenêtre tandis que la machine à laver ronronne ses programmes.

Le ciel est encombré de rondes masses blanches qui annoncent la neige dans les plis de leurs nappes. Elle elle se remémore. Elle rentre d'une heure de marche et elle se remémore son poème. Elle se souvient grâce à lui. Elle se souvient que le jour passe. Et de ne pas passer à côté. Elle se presse une orange sur cet objet dérisoire en plastique, cet objet si bien fait, si pratique. Dernièrement elle s'était acheté beaucoup d'objets pour agrémenter sa personnalité par sa personne. Ça n'avait marché qu'un temps. Elle avait à présent des tenues choisies, bijoux personnels, des attributs singuliers. Il y avait eu comme un vide ensuite, après le renforcement narcissique apprécié. C'était intéressant d'expérimenter ce vide, amusant même. Elle avait décidé d'en rester là dans les achats de ce type. À présent équipée, elle s'en moquait. Elle se lookait et elle s'en moquait. Elle s'appliquait pour en rire plus tard. Avec tendresse. Il semblait que la vulnérabilité de l'humain lui rendait d'autant plus l'humanité sympathique. Alors pourquoi pas la sienne, d'humanité. On peut dire qu'elle s'aimait bien. Qu'elle aimait bien s'accompagner. Sans plus mais pas moins. La fin du monde avait changer pour elle beaucoup de chose. Elle s'aimait bien.

Elle ne s'attendait pas à ce souffle bon sur elle après le deuil. Elle ne s'attendait pas à se sentir ainsi amplifiée par l'absence, bonnifiée par la bonté et l'humour des absentes. Deux doux regards à son épaule. Et ceux derrière de tous les autres, ancêtres. Comme si elle participait un défi sportif et que tout un public encourageant l'accompagnait. C'était peut-être un peu ça au fond. C'était un peu comme si elle était à présent habitée en plus de sa propre présence, par un océan généreux d'humour et de bonté qui furent ceux d'eux tous avant qu'ils ne soient plus. C'était peut-être par eux tous, leurs regards supposés, bienveillants, qu'elle s'aimait bien à présent. Car sa petiteesse, eux l'avaient connu aussi. Ou alors c'était les bêtes. De côtoyer autant les bêtes, les pierres et les végétaux qu'elle se sentait alors pleinement justifié sous leurs regards, en leurs puissances, frémissement dans le grand souffle. Elle aimait simplement en fait. Elle aimait. Elle n'en excluait pas sa propre personne, c'est tout. Elle aimait d'un rire tendre. Parfois tout au contraire elle aimait d'un grand rire, et certain jour bien rare, elle aimait mordante, incisive, tranchante, mais elle aimait toujours. Reconnaissante pour son rire. Son rire joyeux au dieu de la blague.

Ils avaient résolu qu'elle aurait une injection de produit dans le muscle toute les quatre semaines. Elle ne s'y était pas opposée. Elle s'y était même préparée. Convaincu du bienfait. Le dieu de la blague ne se montrait plus mais elle y avait gagné de se faire sensible à l'infime pour apprécier nouvellement les singularités de la vie ordinaire. Ce n'était parfois que de faire attention au décor. Alors, il y avait les formes... et les couleurs. Et puis les sons aussi. Comme il peut être beau le bruit des pas de celui qu'elle s'est choisi, quand il vaque. D'autant plus beau qu'il l'a choisi elle, aussi. Il s'était passé deux ans jusqu'à ce qu'ils admettent s'être plu dès le premier regard, décidé d'en profiter pour se réunir et s'unir davantage. Elle prenait soin de cette magie. Cette magie de se plaire à vivre ensemble. Il en prenait soin aussi. Elle s'était rendu mieux attentive à l'altérité, ce miracle ordinaire. Avant, avant tous les cieux noirs, avant le crépuscule, avant la chute des idoles, elle voyait toujours l'autre comme un semblable. Ça s'était retourné. L'autre avait montré d'autres vues tandis qu'elle se sentait infusée de l'intérieur par les présences révolues, tout autre aussi, de ses absentes.

Tout bouge, rien ne change. Allo la base ? La base est naze. Elle rit. Oui, c'est avant et la base est naze. Y a-t-il quelqu'un dans cette personne que je suis. Elle se l'est demandé longtemps et puis c'est arrivé. Il y a eu la première piqûre. Est-ce que c'est pour ça. Elle s'est senti un moi. Un petit truc tout simple. Un prénom, un visage, des aptitudes et des limites. Dès lors les souffrances des autres leur ont appartenues. L'autre était devenue autre. Cet autre qui faisait avant partie de tous ses morceaux d'être. Cet autre soudain a souffert sans qu'elle ne souffre plus avec lui. Elle a pu alors prendre l'autre contre elle autrement, avoir un geste de consolation, d'encouragement, plus sincère peut-être. Plus démuni. Pourtant confiant. Plus encore. Dès lors elle s'est sentie en son corps comme en sa propre maison. Elle s'est sentie des fondations sur ses jambes. La main des absentes l'encourageant à se sentir inscrite dans une histoire sociale, humaine. Mais peut-être était-ce l'autre, son contact, sa contamination qui la fit se sentir suffisamment solide en elle-même, à présent plus indépendante dans sa tête. Ils ont dit que l'injection durerait deux ans minimum. Cela faisait deux ans à présent. Il y aurait un changement.

Le flux, le reflux et le ricochet. Ainsi de la surprise dans la trame. Tout fluctue et l'humour permet de ne s'arrêter nulle part. Être en soi suffit. Le reconnaître suffit. Ensuite la marche et la blague comme la surprise d'oublier la dernière marche d'escalier et d'éviter la foulure de la cheville par une bonne réception. Le hapax, le rire. Le rire s'entretient. Se développe. C'est une tournure d'esprit vers un soleil toujours vif, toujours prêt à concilier, à réconcilier le monde et l'existence. C'est un petit effort pour un petit pas de côté de l'esprit. Mais peut-être l'autre la contamine. C'est ce qu'elle se dit absorbée aussi par la neige. La neige est la plus forte. Elle enfle une peau de plus, à son buste et à ses pieds et laisse s'engouffrer le vent par l'entrée avant d'estimer que la cuisine est assez aérée pour claquer la porte sur son dos qui enjambe le jardinet. Dans le silence blanc caressé par les vents, elle approche l'oreille du mur froid. La grille d'aération de la maison du voisin qui révèle les sons du monde par le poste de télévision. Alors ce spectacle blanc, ce silence, et le son étouffé de cette télé comme un message de cosmonaute venu d'une autre planète. C'est un peu ça. Une goutte d'eau tombe du toit sur les vagues maculées des congères de la rue.

Elle jouissait d'un trait sur la feuille. Une ligne brisée qui figurait le village devant les courbes des montagnes et des nuages et derrière la ligne heurté des feuillages. C'était exactement comme ça qu'elle l'avait vu. Elle jouissait en regardant ce trait. Elle était bien la seule. Pourtant, dès qu'elle le pouvait, elle montrait à nouveau à quelqu'un d'autre ce dessin. Et rien. Elle était bien la seule à qui il faisait cet effet-là. Comme quoi les goûts et les couleurs. Quand même, elle était étonnée de voir que personne comme elle ne s'extasiait devant ce trait. Ça l'a portée quelques jours. Cette extase devant ce trait. Elle a même été tentée d'en faire un tableau, de reprendre les huiles. Mais c'aurait été faire et refaire et faire encore. Elle le savait. Et elle avait la BD à faire avancer vers son terme. Même si à faire et à refaire, elle reculait toujours son terme. Quel bonheur ce trait sur la feuille. Pour son regard. Et quel bonheur ç'avait été, pour sa main d'abord. Après il y a le vide. Toujours. Et puis on passe à autre chose. C'est ainsi. L'enchantement est durable, et éphémère tout à la fois. Comme un écho. Aujourd'hui quand elle y repense, car ça lui arrive, elle jouit encore de ce trait sur la feuille. Autrement. Un souvenir de plaisir.

Elle lui a sauté au cou. Il s'est laissé faire. Elle lui a embrassé le cou. Il a renversé la tête. Elle lui a embrassé la bouche. Il l'a ouverte grand comme pour manger la sienne. Ils ont ri. Puis sont passés à autre chose. Une envie de changer de nappe pour finir par trouver que ce n'était peut-être pas nécessaire. Ils ont encore ri. Ils aimaient rire. Une autre fois il avait passé sa main dans son dos. Elle s'était sentie toute molle. Elle avait failli défaillir. Elle avait du s'appuyer un peu sur lui. Il avait souri. Elle avait peur d'avoir rougi. Elle devait admettre plus tard que cette main sur ses hanches était bien agréable. Elle l'avait admis et ils s'étaient connus. Puis mieux connus. Certains diront même qu'après un temps certain ils s'étaient ressemblés. Eux pensent parfois d'une même âme qu'ils se ressemblent un peu depuis toujours. Que c'est pour ça qu'ils se sont trouvés. Ensuite ils se sont plu. Ils ont aimés jusqu'à leurs différences, gourmands de leurs différences autant qu'émus par leurs ressemblances. Ça s'était après. Mais peut-être déjà avant que le ciel froid dissipe ses étoiles jusqu'à la laisser errante dans le grand vide. Lui était revenu. Il avait dit : puis-je venir te voir à la clinique. Elle avait répondu oui.

Elle n'était pas souvent une femme. Elle était l'air frais et la bête. Dans un vêtement androgyne, avec son cheveux coupé court. Plutôt un garçonnet heureux quand elle arpente la montagne. Même à la guitare, à ses plumes, elle n'était pas vraiment une femme. Plutôt un être humain. Oui. Plutôt un être humain et dehors, un air frais, une bête. Même à ses côtés, un complice d'abord. Et ensuite une femme. Parfois. Dans le regard des hommes aussi parfois une femme. Et aussi un pote. Un copain. Un copain femme. Une fois elle s'était sentie femelle. Le jour où elle avait désiré un enfant de lui. Ça n'avait durait que deux jours. Un peu plus pour s'en remettre. Il avait fallu marcher jusqu'à saint jacques pour avaler la pilule. Ensuite, ç'avait été. Ç'avait été un grand ouf de ne pas avoir fait d'enfant. Ils étaient déjà vieux pour ça. Même s'ils vivaient souvent enfant, sans faire gaffe. Elle n'était pas beaucoup une femme à ses côtés, tant ils étaient comme des enfants, à se plaisir à jouer ensemble. Ils se donnaient rendez-vous parfois pour jouer enfin comme des grands le grand jeu de l'amour ensemble. C'était à leur façon, inventive. Comme leur amour grandissant.

Elle trouvait qu'il y avait un art de se contenter de ce qui nous arrivait. D'accueillir l'habituel autant que l'imprévu. Elle rendait grâce pour les deux types d'expériences du vivre. L'un permettait l'autre. Cet art consistait à entretenir cette reconnaissance. À ne pas la perdre de vue. Elle se souvenait qu'un jour où il n'y avait presque rien à manger il s'était appliqué à peler des poires en plaisantant sur leurs formes. Puis il avait soigneusement lavé les poires. Les avait mis à cuire dans une casserole. Tout ça avec des gestes sûr, lent, appliqués. Une beauté qui avait fait de cette compote, une nourriture pour le corps autant que pour l'esprit. Elle se souvenait de tout ça et si leurs jours étaient à présents meilleurs, elle continuait à quêter dans l'ordinaire offert aussi, une ineffable beauté. Il y avait la ligne de sa main à lui tenant l'outil. Le regard sûr. Le geste sûr. Et la beauté autour d'un jardinet qui derrière ses pas se couvrait de fleurs. Un tableau en trois dimension, quatre avec le parfum du jasmin et des roses à l'entrée de la maison. Au milieu de ce monde coloré le chien était venu vers elle. Elle s'était agenouillé. Il avait posé délicatement son cœur contre le sien et lui entourait le cou de ses petites pattes. Elle aimait de bonheur.

Quand elle avait un rhume, elle rentrait au chaud. Elle cherchait un acte désintéressé à faire. Elle cherchait dans les eaux de sa conscience pour voir si l'action envisagée n'était bien que désintéressée. Puis elle se mettait à l'ouvrage. À peine avait-elle retrouvé des forces, qu'elle chaussait ses bottes et partait marcher une bonne heure. Les vents du dehors la nettoierait des miasmes morbides. Et si alors elle croisait quelqu'un, quelle joie alors de ce retour au monde humain. Elle ferait un grand geste et elle sourirait. Elle inviterait peut-être au café à la maison. Il est arrivé du village d'à côté où il vit. Il vient souvent. Et il repars. Il vient avec de bonnes choses gourmandes à partager, à boire, à manger. Les chiens le suivent. Il vient avec son regard sur les choses. C'est bon un autre regard. On se confronte. On s'envisage. On s'accorde. On trinque. On choisit de la musique à tour de rôle. On se dispute le choix de la musique. On se reprend. On trinque. On chahute. On est en famille. En famille d'amis. Le deuxième arrive plus tard. Avec des choses bonnes à partager. Un autre regard. Une autre voix. Une autre voie. Alors on partage encore. On rit de bon cœur avant de se quitter la nuit bien avancée.

Elle s'était résolue à décider le bonheur. Et le bonheur était venu agrémente ses pas. Un bonheur conscient de lui-même. Un temps qu'on se prend à goûter comme un grand cru. Avec délectation. Au point que les moments d'ennui venu avec la fin du monde, avec les traitements, avec lui, avec la naissance de son moi, n'ont plus été que des opportunités nouvelles de jouir d'être ou d'exister, de faire quelque chose de non fait ou de jouir de l'oisiveté. Elle ne rêvait plus. Elle était devenue un morceau de réel dans le réel. Elle inventait parfois des phrases, des petits bouts de chansons. Mais parfois dans sa tête, le plus souvent même, il n'y avait plus rien. Rien qu'une aptitude à vivre. Elle aimait à imaginer que ce qui avait valu pour elle vaudrait pour les autres. Qu'elle pouvait contaminer à son tour, elle qui avait connu tout le spectre des couleurs, même ses plus obscures, surtout ces plus obscures en lesquelles il n'est plus aucune raison de vivre, celles en lesquelles il n'est plus qu'une obstination à vouloir mourir avant l'heure. Se peut-il qu'il suffise de désirer le bonheur. Se peut-il qu'on soit trop attaché à ses souffrances pour ne pas désirer le bonheur. Elle se disait que c'était peut-être ça. Elle avait trop longtemps été attachée.

Elle attendait la neige avec envie et appréhension. Il ne faudrait pas qu'elle aie à prendre la route. Elle craignait de rouler sur la neige. Pourtant elle avait fait équiper l'auto de quatre pneus neige. Elle ne savait pas si elle saurait conduire sur la neige. Elle n'avait plus du tout d'angoisse. Elle qui avait connu l'effroi. Tout ça était si loin. Elle se sentait devenu plus saine ainsi. Elle avait encore quelque peurs. Bien ordinaires. Elle avait encore tout un stock d'anxiolytiques. Elle n'en avait pas pris depuis si longtemps. Elle avait appris grâce à lui aussi, à attendre sereinement que le temps passe quand un état d'étrangeté s'emparait d'elle. Et puis ce n'était plus arrivé. Ça faisait longtemps maintenant. Elle avait appris à ne plus avoir peur de sa folie. À ne plus rattacher ses moments d'angoisse à sa folie. Se disant que plein de gens ordinaires avait des moments d'angoisse. Lui lui avait appris. Elle avait bien intégré la leçon. Et puis il n'en avait plus eu. De ces moments désagréables. Et le mot agréable s'était multiplié dans son vocabulaire. Car la vie s'était présentée à elle sous cette facette. Elle était devenue moins importante pour elle-même et s'était ainsi mieux aimé de mieux voir et aimer le monde autour.

Un jour de mars, le petit chien était parti rejoindre les autres, les absents. Elle avait continué un moment de le voir au jardin. Et puis un jour plus rien. Rien qu'un filet d'air pour l'accompagner chaque matin dehors. À présent aussi elle marchait pour le chien. Pour les autres. Pour tous les absents. Pour les souffrants du monde aussi. Il y avait tant de souffrance au monde. Cela l'avait décidé très jeune d'en finir avec cette vie. Ça s'était inversé. Elle se disait à présent qu'une existence de bonheur autant que possible, compenserait un peu cette souffrance. D'autant que si elle parvenait à bien vivre, beaucoup de gens saurait en faire autant. C'était la seule issue qui lui semblait envisageable. Digne d'être tentée. Se réconcilier avec sa condition humaine. Se réconcilier avec sa condition animale, végétale, minérale et humaine. Se réconcilier avec le monde. Fille du monde. Sœur au monde en devenir. Mère du monde en devenir même si nullipare. Elle n'avait souhaité un enfant que deux jours dans sa vie. Et encore elle l'avait souhaité sans penser, par le corps, en femelle mammifère. Le petit chien était parti, elle s'était mise à la guitare avec plus d'application. Un petit morceau était né qu'elle jouait au jardin en fleurs.

Sa conscience serait-elle modifiée par la réduction du traitement. Elle s'interrogeait vaguement. Ne pouvant par la réflexion pouvoir prétendre y répondre. Quel était le travail de la vie vécue et digéré, dans son état de conscience. Quelle était la part du traitement. Elle avait remarqué que quand on lui avait réduit le traitement l'année dernière, elle avait mieux perçu et apprécié les sons, les formes, les couleurs. Elle imaginait donc que son univers allait devenir encore plus stimulant. Il ne faudrait plus qu'elle se perde dans des contemplations extatiques de la beauté comme cela avait pu lui arriver. Elle s'y préparait comme elle s'était préparée à la piqûre. Cela se passerait au mieux. Sa propre conscience resterait son amie. Une meilleure amie lui offrant de goûter à un monde sensible décuplé. Enfin, elle se l'imaginait vaguement. Ceci dit, il semblait que depuis qu'elle envisageait ce nouveau monde, elle avait décuplé sa sensibilité. En effet, elle trouvait depuis ses derniers temps le monde plus riche, plus stimulant. On aurait dit qu'elle était par une puissance mystérieuse en train de recouvrer sa sensibilité d'autrefois. Sa conscience au milieu de cela semblait sereine et cela aussi lui était bon.

Elle enfila un pull de plus et monta quatre à quatre les marches de l'escalier. Elle se jeta sur le livre. Il lui donnait l'impression de penser. C'était divin de se sentir réfléchir. Elle était pleine de reconnaissance envers l'auteur. Elle plongea dedans. N'en ressorti que bien plus tard. Pour sauter sur l'ordinateur. Elle afficha une page blanche. Et écrivit jusqu'à ce que le sommeil la prenne dans ses beaux draps. Mais ce n'était pas encore. Que pouvait-elle avoir à dire. À qui. C'était toujours cette obsession d'imaginer que sa petite histoire puisse servir d'autre santé. C'était peut-être vain. Il y avait aussi le plaisir d'écrire. La surprise de s'entendre lire. La musique des mots sur le papier. La présence des plantes vertes plus bavardes dans le silence de la nuit. Ce n'était pas sans intérêt vraiment. Alors elle écrivait. Elle pensait aussi à la BD qui n'avait pas avancé aujourd'hui. Elle se disait qu'elle ne pouvait entamer autre chose. Ou alors qu'il faudrait finir son écrit ce soir. Alors elle écrivait. Les lettres défilaient sur l'écran. Il l'avait regardé d'un regard tendre, amusé aussi. Il avait trouvé qu'elle avait bien raison d'écrire puisqu'elle en avait envie et que ça lui faisait plaisir. Il avait passé un moment occupé près d'elle, puis était parti se coucher.

Dans son peignoir japonais elle arpente le couloir. Elle avait pensé un jour, et tant d'autres jours ensuite, à témoigner de la barbarie des protocoles en psychiatrie. Ces protocoles qui réifient des personnes qui ne sont déjà plus sûre d'être des personnes. Elle avait pensé un jour écrire un mot sur les voitures des soignants de cet hôpital. Un mot sur la bienveillance, la sollicitude, comme béaba dans le soin. Elle avait pensé un jour, témoigner du bienfait que peut être le fait de pouvoir à son gré regagner sa chambre, comme elle a connu dans un autre hôpital. Elle en avait vu des cages et des oasis. Elle aurait pu en faire un guide. Ç'aurait pu guider les soignants de ces lieux. Puis elle avait vieilli sans doute, elle s'était tu. Parfois, lors d'une conversation, quelques mots. Aucune envergure. Pourtant le sujet était grave. Alors elle espérait que d'autres.. Ou bien peut-être se désolidarisait-elle déjà des autres handicapés mentaux. Oui, elle ne se considérait plus malade, à part. Bien sûr, il y avait la piqûre. Mais après tout, sa paix intérieure était peut-être davantage le fruit de la vie, des deuils, des deuils digérés de la vie ouvrant sur une autre vie, plus modeste. Bientôt, elle saurait. Bientôt, on réduirait la dose.

Elles sont venues à deux, les amies de la vallée. Elles ont passée une semaine chez eux. Une semaine à marcher ensemble le matin. Une semaine à échanger, à manger, à boire, à s'aimer. Elle n'avait pas prévenu les garçons d'à côté. Elle n'avait pas voulu risquer leurs absences de sauvage. Ils étaient venus à leur tour. Ils avait échangé, mangé, bu, fumé et ri avec elles. Eux s'étaient réjouis d'accueillir. Elle le regardait avec attention les accueillir. Elle le trouvait habité par la grâce. Elles avaient amené des nouvelles de la ville. Pas celle d'à côté. Celle de son pays d'avant, à elle. Son pays d'avant la chute où elle ne reviendrait pas. Ou alors dans longtemps. Pour y faire quelque chose. Comme ça lui avait passé par la tête au printemps. Elle y était allé. Elle avait fait. Beaucoup l'avaient rejoint. Ils avaient fait ensemble. Elles en étaient. On s'était beaucoup amusé. Mais là-bas c'était si plat. Et toutes ces vignes. Et il n'y avait pas de montagne. Et puis il n'y était pas, lui. Elles étaient venues plein d'exotisme. Elles étaient venues lui rappeler à quel point elle les aimait. Et c'était bien qu'elles soient venues. Et il faudrait qu'elles reviennent. Voir la montagne au printemps. Elle retourna marcher le lendemain sans elles.

Elle touchait la spirale de bois qui décorait son oreille droite. Elle s'était découvert ce geste de toucher du bois quand sa langue parlait trop vite. Elle avait trouvé très pratique d'avoir du bois à son oreille pour ce geste. C'est le geste qu'elle trouvait beau car elle l'avait vu sur une autre. Mais au fond elle n'y croyait pas. Ou alors peut-être un peu, à force. Elle avait d'autres magies pour s'accompagner. Pour décompenser des appréhensions. Elle faisait deux grands pas très vite. Elle touchait un bout de tissus. Elle disait quelque chose en l'air. Ce pouvait être n'importe quoi. Elle ne s'en inquiétait pas. C'était par période et ça avait le mérite de dérouter son stress. Alors. Il y a bien longtemps elle avait résolu de mettre un terme à des hésitations sur quoi penser en se posant juste la question, est-ce que ça m'est utile. Ainsi, quand elle avait encore des visions, elle s'embarquait moins. Ce n'était pas utile alors elle avait fini par se dire, bon, ce n'est qu'une vision. Merci la vie pour la vision. Passons. Et elle passait à la suite sans s'appesantir sur le sens de la vision dans son destin. Ce fut aussi simple que le jour où elle avait décidé que le sens de sa vie était précisément le sens qu'elle lui donnerait. Elle prétendait au bonheur. C'était une expérience existentielle.

Elle lui a dit, toutes tes habitudes participent à l'équilibre fluctuant que tu es aujourd'hui. Elle lui a dit qu'elle rendait grâce pour le tabac, le café ou le vin qu'elle aimait bien entre autres et qui participaient sans doute à l'équilibre plaisant qu'elle vivait aujourd'hui. Elle lui a dit, tu n'a pas de problème d'alcool. L'alcool est ton allié actuel. Intéresse-toi à quelque chose de nouveau, une activité qui te plaise, il te laissera l'espace pour et il t'empêchera moins. Tu auras une motivation. Prends le pour une blague, elle lui a dit. Faire semblant de s'intéresser pour s'impliquer. Ensuite si elle déplaît, trouver une autre idée. Voir ça comme une aventure, mais ne pas changer d'aventure si c'est l'effort qui fait changer d'avis. Faire semblant d'y croire pour faire l'effort, le petit effort de s'y mettre. Le tout petit effort. Ensuite le reste suit. Elle lui a dit. Ton temps est rythmé par une pulsation que tu alimentes jusqu'à ce qu'elle se nourrisse toute seule. Elle lui a dit. Comment es-tu attaché à ta souffrance. N'est-ce pas ta souffrance-même qui te laisse croire que tu n'es rien sans elle. C'est l'esprit qui blague. Ne l'écoute pas. Elle lui a dit, ta vie t'appartient ça veut dire qu'elle n'est rien de plus que ça. C'est à toi de décider d'en faire quelque chose qui te plaise.

Parmi les mondes et les mondes elle a trouvé un chemin sur terre. Celui qu'elle trace. C'était ainsi avant mais elle ne le savait pas. Elle se croyait perdue. Et elle l'était souvent, entre les mondes. Beaucoup sont allés loin la chercher. Les amis. Cette aide soignante aussi, remarquable qui lui tendait une corde de sa voix rauque jusqu'aux abysses où elle s'était collée. Lui il y a mis son cœur. Puis il a renoncé. Puis il est revenu et après tous ces deuils c'était comme un miracle. Elle lui a dit, tu crois qu'on peut s'aimer à nouveau, de plus en plus. Il lui a dit, chiche. Il est revenu le week-end suivant, et celui d'après. Il amenait le petit chien. Il la baladait en ville. Il a subit l'interrogatoire inquiet d'une psychiatre hors pair qui voulait être sûr qu'elle ne lâchait pas ses protégés dans un monde trop hostile. Il a répondu bon. Il l'a embarquée. Quelle blague du destin, surtout à les voir à présent si bien marcher ensemble. L'histoire n'y est pas pour rien. Ils s'étaient vu dans leur pire faiblesse alors. Ils ne pouvaient que construire du meilleur appuyé sur cela, la connaissance qu'ils avaient d'eux-mêmes. Ils marchaient, se lâchant la main par instant pour se prendre le cou, se taquiner, sourire ou rire.

Elle n'osait pas l'appeler. Elle avait beau savoir que si elle arrivait à la joindre c'est que le courant avait à passer quelque chose entre elles à ce moment-là, elle n'osait pas composer le numéro. Et pourtant, pas de nouvelles ne voulait pas forcément dire bonne nouvelle. Son oreille aurait pu écouter. Sa voix reconforter, soutenir, encourager. Elle savait si bien faire parfois, sans forcer. Seulement voilà, et si l'autre devenait dépendante d'elle. De son écoute ou pire, de ses conseils. Comment guider quelqu'un à nouveau vers lui-même. Doit-on accepter même temporairement d'être un guide. Peut-être mais c'est l'autre alors qui appellerait à l'aide. Alors elle n'appela pas. Elle laissa l'autre décider d'appeler son soutien ou non. Et se dit qu'elle serait prudente dans son écoute pour ne pas risquer de mettre l'autre en dépendance. Cela se peut-il. Elle pense à d'autres. Qui viennent parfois. Qui quête un regard dans ses yeux, une écoute, une reconnaissance. Elle se dit qu'elle a beau être indépendante d'une certaine façon, elle est pareille. Elle quête l'attention à son tour. Alors elle se rue sur l'ordinateur. Écrire, écrire encore jusqu'à plus soif pour assumer autrement cette soif de reconnaissance qui est la sienne.

Elle est sorti dans la nuit avec la lampe de poche. Elle voulait voir si la neige était là. Très peu avait tenu. On verrait demain. Elle est remonté au studio. Les plantes l'ont accueilli magnanimes. Elle sait qu'elle trouble un peu leur paix nocturne. Mais elle aime goûter à leur présence plus puissante la nuit. Les plantes, c'est son œuvre à lui. Son grand œuvre. Sa main verte, elle l'a découverte qui va et viens tout le jour entre les plantes. Il ne fait pas que ça bien sûr. Mais ça compte. Et les plantes le lui rendent. Et elle le trouve beau entre les plantes, comme s'il avait un oiseau sur l'épaule. Si tranquille, si paisible, si serein. Elle le trouve beau dans le lit tandis qu'elle le devine depuis le studio à côté. Elle le trouve déjà beau même si elle ne l'a pas encore rejoint. Et elle sait que tout à l'heure elle aimera son souffle rythmé, elle sourira s'il parle dans son sommeil. Avant elle posait des question dans sa tête, il répondait dans son sommeil. C'était avant. Aujourd'hui elle ne force rien. Elle accueille et elle goûte. C'est un autre métier d'homme. Elle ne récupère plus l'énergie de la même façon. Elle trouve plus de bénéfice à se rendre disponible pour les rencontres, à prendre soin de la présence de l'autre.

Des corbeaux ont chassé un rapace. Il n'a pas demandé son reste, il s'est enfuit comme il a pu. Un des corbeaux a continué de le suivre un moment puis l'a laissé filer. Elle quitte le chemin. Elle s'enfonce dans un pré. Au loin sur le flanc de la montagne trois chevaux sont plantés dans l'herbe. Elle n'en fini pas de traverser ce champ. Elle n'en fini pas de regarder le ciel. Elle arrive au chemin. Elle le remonte. L'œil sur l'enchevêtrement de branchioles et de cailloux au sol. Ça lui parle de beauté. Elle aimerait faire des plans de coupe dans la BD avec des vues du sol. Il faudrait faire des croquis. Elle reviendrait avec son carnet. Elle pense à la beauté de sa sœur. Comme elle aime voir son visage. L'entendre rire. Puis le visage de sa sœur s'efface. Elle est au bout du chemin, elle coupe à nouveau à travers les près jusqu'à rejoindre la route. Peut-être une auto va passer. Peut-être un geste, un sourire. Elle rit de ce désir simple. Elle arrive au village. Le grand chien passe furtif en couinant derrière elle. Il a peur d'elle. Elle ne sait pas pourquoi mais ne souhaite pas le rassurer plus que ça. Peut-être la crainte d'un attachement. Elle est moins chien depuis que le petit a rejoint les absents, elle le sent.

Elle se disait que la nuit blanche ce serait ce soir ou jamais. Elle savait que réduire le traitement rendrait la nuit blanche risquée pour sa psyché. Enfin, elle l'imaginait. Ce serait donc ce soir. Écrire et en finir. Pouvoir reprendre la BD. Cette nécessité d'écrire la surprenait. Avant, non bien sûr, c'était une obsession. Un peu après aussi bien sûr. Témoigner des absentes, du vide. Et puis elle avait rapetissée sur un moi moins vorace. Jusqu'à ce soir. Soudain, une envie de témoigner du bonheur. Elle a enfilé sa salopette bleue et son polo marin. Elle s'est fait un café quand ses yeux ont faibli. Elle a arrimé ses mains au clavier qu'elle n'a plus quitté jusqu'à l'aube. C'était une sorte de plaisanterie. Et puis soudain, c'était sérieux. Elle lui avait dit. J'ai besoin de transmettre. Il lui avait dit, bien, fais. Mais transmettre quoi. Que se cachait-il dans ce besoin impérieux d'écrire. Une joie de jouer du piano sur le clavier. Un plaisir de s'entendre dire. Ou davantage. Elle se recula de l'écran et entrepris de se relire. Elle renonça vite tant elle avait hâte d'écrire encore. C'était devenu un jeu. Cela amuserait-il quelqu'un de lire ça. Cela le distrairait-il un peu. Elle n'y pensait pas encore tout en l'espérant un petit peu.

Souvent dans l'après-midi, après qu'elle ait dessiné un peu, elle revient contempler son œuvre. Elle pense au soir du créateur judéo-chrétien. Et il vit que ce qu'il avait fait était bon. Elle n'est pas toujours satisfaite du résultat mais elle ressent quand même souvent ce contentement. Alors le soir elle y revient jeter un œil de ci de là. Pour ressentir à nouveau à ce contentement. Ça lui fait penser à une forme de masturbation. Elle trouve ça commode. C'est peut-être pour ça aussi qu'elle dessine. Dessiner pour mieux voir. Plaisir de la ligne qu'on trace. Plaisir de l'œil qui la suit. Et plaisir parfois d'un autre œil qui s'y colle et qui apprécie. Contaminer. Contaminer à la liberté. À la liberté de choisir ses passes-temps tant qu'on en a plutôt que de se laisser choisir par des soucis qui tombent du ciel. Contaminer à l'oisiveté et à l'action, ceux qui errent. Contribuer à leur sortie de la torpeur. Contribuer à ces enfantements de soi qui sont d'autant plus appréciés qu'ils arrivent tard dans la vie. Contaminer à la tranquillité, à une confiance stupide, béate, géniale vers une innocence seconde, choisie. Contaminer au réenchantement du réel. Permettre l'amusement d'un soi de plus en chair humaine.

Elle cherche dans ses poches ses recettes. Comment fait-elle. Que fait-elle de différent d'hier, d'avant la chute. Faut-il chuter pour réaliser qu'il n'y avait pas de précipice, qu'il n'y a pas de chute. Qu'il n'y a que notre temps qui continue de respirer et qu'être n'est qu'accepter de l'habiter en bon père de famille en sorte de sentir le sel de la vie, en sorte de rompre l'ennui d'une façon qui nous plaise. C'est si simple. Mais ce qui est simple n'est pas facile. Elle se souvient l'attachement à la blessure, à la souffrance. Elle se souvient avoir cru devoir faire un effort sur-humain pour exister et avoir renoncé à le faire. Elle se souvient ce sentiment d'effroi à l'idée qu'on la prive de ce qui faisait son sentiment d'existence. Car oui, cette souffrance, c'était un intense sentiment d'existence. Sans pour autant qu'on se sache exister. Oui, elle trouve la vie simple à présent. Elle a trouvé son mode d'emploi. Mais ce fut certes au prix d'une dévaluation énorme de son importance personnelle. Elle en a bien conscience. Elle se souvient même que c'était agréable ce petit moi nouveau. Une libération. Comme si sa souffrance n'avait été qu'un échafaudage qui avait pu un jour se révéler inutile. Elle avait tenue toute seule debout.

Elle aime tant la profondeur du silence de la nuit. La neige pleut sans tenir sur la nuit du jardin. Quel bonheur cette nuit toute blanche. Ça faisait bien longtemps qu'elle n'avait plus osé s'offrir ce genre de plaisir. Elle est confiante. Elle s'en remettra. Elle sera bien attentive demain et les jours suivant pour récupérer. Elle est reine en son île. Elle veille sur le sommeil des villageois. Elle entend la rumeur des sans sommeil sur les réseaux sociaux. Elle se sent bonne et veille. Cela n'a aucun sens. Un doux sourire l'habite. Cela n'a aucun sens mais elle veut y croire. Être comme l'ange en photo sur la porte de la chambre à coucher qui tient le nourrissons contre son cœur. Elle se laisse aller à aimer les humains. Cette humanité faillible et pour cela remarquable. Remarquable car dérisoire. Elle nous aime. La bonté de son regard rayonne entre les lignes. Elle laisse vibrer d'elle toute cette bonté dans la pièce. Émue de sentir autour d'elle, derrière d'autres murs, tant de visages endormis. Elle s'est pardonnée. Elle s'est tout pardonné. Elle a pardonné. Elle a quitté sa robe de juge. Elle est descendue de la chaire. Elle marche dans la rue parmi les anonymes, anonyme de s'être trouvée, un jour, au creux de son prénom.

Elle a pardonné. Elle ne ressent plus en elle une once de culpabilité. C'est arrivé avec son sens de sa responsabilité d'homme. À présent si elle assume ses limites, il lui arrive de demander pardon pour exprimer son respect à celui qui s'est senti lésé par elle. Ça arrive. Elle assure qu'elle n'a pas voulu blesser. Elle demande pardon. Elle tâche de mieux faire. C'est si simple au fond. Mais on existe moins bien sûr. Pas de la même façon. Aussi peu et autant que les autres à nos yeux existent. On existe, point. On en fait plus tout un plat. Qu'est-ce qui a décidé de cette paix. Elle se demande. Est-ce simplement la molécule, l'injection. Ça lui paraît absurde. Elle se souvient qu'avant, même avec le traitement, elle se prenait très au sérieux. Enfin elle l'espère. Elle espère qu'il s'est produit quelque chose de durable en elle, indépendamment du traitement. Quelque chose comme une grande détente après la chute. L'évidence d'un moi à habiter au quotidien. L'évidence d'un moi qui ne fera jamais comme grande chose, que les petites choses ordinaires mais avec application. C'est ainsi qu'on fait la vie grande. Qu'on hisse la vie hors de l'absurde et qu'on se hisse avec elle, plus digne quoique amusé. Le pardon comme fin de la lutte avec la vie.

Il y a eu des miracles, on ne les raconte pas. Elle se les remémore pour leur saveur d'exotisme. Il y a eu des miracles et puis son arrivée au monde. Un monde nu, dépouillé de ce qui lui donnait sens un peu. Les idoles. Les idoles sur lesquelles appuyer son idéal du moi. Reste-t-il à présent un quelconque idéal du moi. Il lui semble qu'elle n'en a que faire. Elle respire. Elle observe. Elle désire. Elle agit. Elle accueille. Elle observe. Quel idéal cela peut-il être à présent qu'elle n'a plus à devenir quelqu'un pour l'autre. Lui n'attend rien de plus d'elle. N'attend rien d'elle. N'exige rien d'elle. Elle non plus. Ce qu'elle peut attendre d'elle, elle le fait. Elle y parvient ou pas. Elle n'a pas de regret. Il l'a contaminé d'un type de nonchalance. D'entente bienveillante avec l'existence. Complice d'humour avec le dieu de la blague. Ce dieu elle le contient autant qu'il la contient. Elle le distrait autant qu'il la distrait. C'est un deal d'être au monde. Une saveur qui se goûte dans le tout petit de tous les jours avec les surprises aussi qu'il sème sur la route. L'acceptation d'être soi-même une surprise sur d'autre route. S'y appliquer. Rendue disponible enfin au vivant bien réel. Un sourire offert pour deux rires. Accepter d'être aussi ce modeste miracle.

Sa guitare est un mystère. Certains jours elle n'hésite pas, va d'un morceau à un autre. Travaille un peu ceci cela. Embarque les doigts et réjouit l'âme. Et le lendemain elle se tait, ne sait plus quoi faire des dix doigts. La joueuse peine à jouer. La guitare a renoncé ce jour-là à la musique. Elle accepte. Elle la pose. Elle la reprend un peu après. Toujours pas. Il faut s'y faire. Elle fait avec. Elle part lire ou dessiner. Il faudra bien aussi faire un peu de cuisine, de lessive de temps en temps. Ce temps offert à la maison est bon à prendre. On en profite dans ses moments-là, quand la guitare s'est tu, que le dessin hésite. On en profite un peu chaque jour. Ça participe de l'équilibre. Elle le sent. Elle le dit de temps en temps. La vaisselle là, c'est pour moi. Parfois elle a l'impression qu'elle n'est venue sur terre que pour bouger tant elle aime à présent être de chair, de muscle, d'os. La vaisselle même est un plaisir des sens. Comme le ménage quand elle s'y met. Faire un peu chaque jour pour la maisonnée, c'est faire un peu plus que pour soi. C'est contribuer à son plaisir de cheminer ensemble, à deux, ou à plus quand il y en a d'autres. Ça agrandit sa dimension. C'est ainsi qu'elle se le figure, et le vit. Alors la guitare attendra, après tout.

Elle voudrait savoir le décrire sans l'abîmer avec des mots. Sans le rendre plus lourd qu'il n'est avec des adjectifs barbares. Ils seront toujours trop barbares. Ils tomberont toujours à côté. Trop près en épithètes, trop loin en attributs. C'est le jardinier bleu, homme tranquille en son jardin. Son complice. Son âme frère. Il l'a contaminé. Elle qui n'était que des je dois, des fautque. Elle a goûté au j'ai envie avec lui. Et la voilà à présent qui va, de j'ai envie en j'ai envie. Et fait ce qu'elle choisit de faire. Il s'en réjouit. Il rit d'un bel éclat à son nouveau mordant pour la vie. Que l'ennui vienne à présent. Et elle se demande aussitôt qu'ai-je envie d'être ou de faire. Et la voilà liane sur le lit qui se déploie des heures en danses molles ou qui se colle à une tâche avec une application d'enfant sage. Sage, elle ne le sera jamais. Du moins telle qu'elle se le figurait. Si sagesse il y a en elle, c'est de connaître ses failles et de quotidiennement chercher l'honnêteté en son for intérieur. Parfois elle est distraite et elle passe à côté. Enfin elle s'en repend à sa branche de vie pour une nouvelle chance d'assumer mieux sa place. S'il faut pour un écart qui a malheureusement blessé, elle demande pardon et compte avec la suite.

Elle se souvient le nid. Un proto espace blanc, scintillant, magnifique. Elle un proto moi, flottant dans tout ce blanc. Une pulsation qui berce. Et ça dure des éons et puis elle s'ennuie. Mais à peine, à peine. Car aussitôt un frémissement de l'air vient la faire sursauter. Elle. Elle rit d'un éclat si limpide avant de reprendre le doux balancement. Et puis il y eut la porte. Derrière tout était gris. Et elle est apparu. Et on lui a parlé. Et au fil des mots se dessinait l'espace, se profilait le sens et des mots et des choses. Le langage comme un code pour décoder le réel. La voix et le regard ont murmuré son nom. Ont décrit l'univers comme un espace à craindre et sans même qu'elle compris ce qu'était la peur, elle fut toute excitée de vivre enfin une aventure. Une aventure où on aurait une bonne raison de bouger ici ou là, de créer ceci ou cela. Elle se souvient ce nid qu'elle a quitté sans peine pour un monde moins beau mais plus divertissant. Elle se dit que peut-être elle n'est venu que pour bouger. Et puis comprendre aussi ce qu'était cette peur qui empêchait de le faire. Elle se souvient le nid et regardant ce qui l'entoure, elle s'enthousiasme des formes des objets, des couleurs, et des sons, de la neige qui tombe doucement derrière la fenêtre.

L'appel du dehors c'est l'appel de la bête. Elle fut à peine humaine le temps bon d'un regard au dessus du café, qu'elle file par le jardin vers le sentier des chèvres. Être d'abord une bête, pleinement justifié dans le souffle du vent, dans le palpitement de son sang dans ses jambes. S'arrêter. Être pierre. Glisser. Être ruisseau. S'accrocher à des ronces et se sentir liane. S'en sortir en coulant. Après peut-être selon l'humeur, choisir le pas de l'homme. Le chemin ou la route. Dans l'espoir d'un grand geste, d'un sourire, curieuse d'apercevoir qui lui sera offert à rencontrer ce jour-là. Au bout d'une heure rentrer. Se faire un jus d'orange. Embrasser la guitare. Murmurer le chemin que devront suivre les notes au bout des doigts. Il est dans le jardin. Elle l'a sifflé depuis la rue. Ils l'a taquiné d'un bon mot. Ils sont partis à rire et à se bousculer de baisers. Elle a passé la porte vers son jus d'orange, sa guitare. Elle récite son poème. Toujours le même poème. Celui qui lui dédicace encore une journée toute à elle. Elle contemple la matrice qui la contient et l'entoure. Chaque objet lui parle de son bonheur de vivre ici et maintenant cette petite vie ordinaire. Cette petite vie singulière près de lui. Elle joue pour ceux qui souffrent et qu'ils ne souffrent plus.

Le monde se durcit. La météo se change. Elle pense que peut-être une autre espèce naîtra de l'homme, mieux adaptée au nouveau climat. De l'homme ou pas. Elle trouve que rien ne change vraiment de notre condition humaine. Toujours marcher. Parfois tomber. Se relever jusqu'à ce qu'on ne puisse plus. En chemin autant que faire ce peut, ça impose une certaine discipline de l'esprit, apprécier le voyage. Bien sûr, les pénuries, les deuils. Tout ça a toujours été l'affaire de la petite vie des hommes. Alors l'humour. Le cultiver. Savoir s'abandonner sans abandonner. Un dosage d'humour. D'amour aussi. Un petit geste essentiel vers soi. Quand à l'énergie, s'abandonner au flux, s'y servir et donner d'un même mouvement. Donner à d'autres ce qui nous fit défaut autrefois. C'est ce qu'elle pense tout bas. En son for intérieur. Donner à chaque âme de passage dans sa matrice un signe de reconnaissance, un accueil de sa singularité, une espérance confiante en la possibilité pour quiconque d'en être, des heureux. D'ici-là prendre soin, d'un geste léger indiquer un chemin vers plus de liberté, vers une responsabilité heureuse de soi-même. D'un geste léger, délicat, d'une note d'humour.

À la mi-journée, ils aiment se mettre à table. On ne sait pas toujours qui a fait le repas. On s'en moque un peu. Celui qui voulait avant l'autre sans doute. Ils se versent le vin dans des verres à dégustation de cognac. Ils sortent l'argenterie. Ils s'amuse des plats soit qu'ils soient particulièrement ordinaires, soit qu'ils soient composés comme pour un repas de fête. Y a-t-il à la radio quelque chose d'intéressant. Ils accordent leurs curiosités à la vibe. Sinon ils optent pour la musique. Ou bien pour un peu de silence. Ils se sentent riches de la terre entière car ils se sentent bien l'un près de l'autre. Mais ça il ne faudra pas le dire. Elle préfère pourtant le dire. Tant de gens disent qu'ils vivent mal. Que le bonheur n'existe pas. Elle veut gommer ces idées là de la conscience collective. Que d'autres qu'eux soient nombreux à se satisfaire de leur temps. Elle sait pourtant qu'il a raison. Pour vivre heureux vivons cachés. C'est d'ailleurs un peu ce qu'il font. Ils seraient assez étonnés que leur vie intéresse d'ailleurs. Les problèmes bien sûr ils en ont. Ce ne sont que des solutions en devenir. Chaque chose en son temps. C'est ainsi aussi qu'ils s'accordent à la vie sans peine. Une discipline de l'âme qu'ils partage. A chaque jour suffit sa peine.

Elle va se refaire un café, ou plonger sous les couvertures avec lui. Ça va se décider très vite, en chemin. Devant la chambre, elle n'a pu s'empêcher de jeter un œil vers son œil endormi. Puis elle a continué vers la cafetière. Elle se souvient ses pensées qui défilaient si vite dans sa tête. Sa pensée va-t-elle s'accélérer sans la molécule. Va-t-elle à nouveau pouvoir penser plus vite. Elle sait qu'elle vit mieux depuis qu'elle pense moins vite. Mais tout de même, si elle pouvait. Elle pourrait relire ces ouvrages de philos qu'elle aimait mais qu'elle trouve trop dur à lire à présent. Est-ce bien nécessaire. Elle ne veut pas s'en faire. Elle verrait bien. Peut-être la philo lui est devenue moins utile à présent, moins vitale. La philo ancrée dans le quotidien c'est amplement suffisant. Pourtant devant ce livre qui lui donne l'impression de penser, c'est tellement agréable. Elle rend grâce à l'auteur mais n'a pas l'impression d'en avoir retenu autre chose que les généralités qui lui étaient déjà familières. Le bonheur est-il à ce prix. Moins penser. Ne pas parvenir à réfléchir vraiment. Ou tout ça est une impression. Comment le savoir. Peut-être plus tard. Quelle incongruité que de pas savoir si l'on est amoindri ou non ?

Elle regarde sa montre. Un double bracelet de cuir avec un grand cadran. C'est le plus en psychiatrie, avoir une montre. C'est un peu comme arriver avec le manteau de matrix. Ainsi la montre la renvoie de façon discrète à sa condition de folie. Est-elle attachée à sa folie. C'est important de bien s'interroger là-dessus pour bien se préparer à en guérir. Il est nécessaire que la réponse soit un non sans faille. Elle sent bien qu'il y a en elle cette attirance pour la folie, son effroi, sa singularité. Elle tâchera de la mettre ailleurs. Parlons de fantaisie alors. Ça ne la quittera jamais, c'est sûr. La fantaisie bien sûr. La folie, en détacher chaque soupçon de ces désirs. Il l'a prise par la taille et l'a porté jusqu'à sa bouche pour l'embrasser les yeux fermés. Elle a aussi fermé les yeux et l'a guidé à le guider sur la musique en une danse légère et fière. Elle était femme. Se sentait belle dans ses bras beaux. Et fila vers la sieste déjà nostalgique de ce bel intermède. Elle repris un de ses livres en cours et se retrouva au moyen-âge à construire un monastère. Ça épuisa un peu la peine de sa digestion jusqu'à ce qu'elle ait la force de se remettre debout pour prendre les crayons. Elle appuya quelques ombres du gras du crayon avant de tremper enfin sa plume dans l'encre.

Elle disait l'amitié, haut lieu de l'amour. Ce n'était pas d'elle mais elle le pensait. L'amitié en ce sens était pour elle la plus belle des aventures qu'elle vivait et revivait sur terre. Après la perte, pendant le deuil, elle n'avait plus cru possible de s'attacher fort à nouveau. Et puis les vents avaient soufflé. Et elle en avait rajeuni. Rajeuni par la perte même qui lui disait que si bien sûr, ça valait le coup. Alors son cœur s'est ouvert d'une bonté nouvelle. Ce fut plus facile de voir la beauté au cœur des choses. La beauté est dans le regard mais elle ne le savait pas. Elle le vivait. Elle s'est à nouveau ouverte aux autres, nouvellement. Lui aussi est apparu tout autre et leur amour s'est enrichi d'une amitié nouvelle, nouvellement respectueuse de chacun. Auparavant, elle était plutôt dans l'admiration ou la crainte. Elle s'était désenchaînée de tout ça. En avait rendu par la même sa liberté à l'autre. Ainsi l'amitié, l'amour ont pu se laisser respirer sans contrainte pour la joie d'elle, de lui et d'autres. Quant aux derniers temps, elle ne craignait plus. Ça aussi valait bien le coup d'être vécu ensemble. Une énormité d'amour hors du temps, hors des temps, à s'accompagner à partir seul ou rester seul. Tout cet amour valait sa peine.

Elle en avait plein le dos de sa nuit blanche. Il était cinq heure vingt du matin et sa structure était partiellement endolorie. Elle renonçait pourtant à aller se coucher. C'était à cette heure risquer le réveiller bien tôt et il ne se rendormirait pas. Elle préférait éviter. Et puis elle se trouvait un peu lâche aussi de devoir abandonner sans l'avoir vécue, sa dernière nuit blanche peut-être. Elle se cramponna d'autant plus au clavier pour lui confier des choses plus minuscules encore que les autres. Une émotion face à la souris qui avait couiner vers elle avant que le petit chien ne la voit et ne la dévore. Une absence d'émotion quand il l'a dévorée. Un geste pour effacer une miette sur son col tandis qu'il parlait de choses sérieuses et un mot pour lui dire qu'il fallait qu'elle intervienne et efface cette miette qui l'empêchait de l'écouter avec sérieux. Et leurs rires pour se rappeler qu'ils ne se prenaient pas au sérieux. L'incertitude du dessin de la montagne gommé par endroit par la neige comme cette incertitude latente de son comportement à elle pendant le sevrage du médicament. La voix des absents qui se confond avec le bruit feutré de la neige qui descend sur le village endormi. Et son dos lui fit nettement moins mal. Écrire pour cela.

Elle bataillait avec sa BD. Voulait-elle garder ou non ce scénario. Ne devait-elle pas lui donner plus de peps. Ménager des tensions, des suspenses. Elle avait acheté deux manuels de dramaturgie qu'elle avait laissé en suspens. Ils s'agirait de les finir pour savoir quoi faire. Seulement deux lecteurs lui avait dit que c'était très bien comme ça. Ne se trouvait-elle pas ici une excuse pour retarder encore la réalisation finale. Après tout, une œuvre non finie est une œuvre infinie. Se complaisait-elle à cette pensée ? Un peu d'après elle. Et puis, elle souhaitait vraiment s'appliquer. Quelle importance de finir vite. Après un an et demi dessus, elle n'en était pas lassée, au contraire. Elle trouvait aussi qu'elle avait progressé dans la fluidité des dessins. Et puis elle avait d'autres progrès à faire. Ne serait-ce que faire des lignes droites à la règle sans mettre de l'encre partout. Et puis les décors aussi, elle était encore un peu pauvre sur les arrières plans. Ces plans qu'elles pouvait aussi choisir avec plus de pertinence. Elle bataillait. C'était bonheur car ça ne l'empêchait pas de s'y mettre et de s'y remettre. Elle choisissait d'abord avec attention son programme radio. Elle enfilait sa blouse. Et hop. Elle bataillait comme avec une bonne amie. La BD était une bonne amie.

Ses yeux plissaient sur l'ordinateur. Elle avait entrepris d'y réfléchir sur ce que lui avait enseigné le chemin de saint jacques. Elle en conclut que l'essentiel dans cette vie dépouillée où il ne s'agit que de soigner ses pieds, trouver à manger et un gîte ou un endroit sécuritaire où passer la nuit dans la nature, est dans l'attitude intérieure. Ainsi, elle avait remarqué que ses heureuses surprises et ses déboires suivaient la ligne de son manque, son excès ou sa simple confiance en elle et en la vie autour. Elle s'était dit ensuite qu'au fond, dans la vie de tous les jours, c'était un peu pareil aussi. La confiance est décisive. La confiance en soi, c'est-à-dire le fait d'imaginer avoir les ressources pour faire face aux aléas, d'admettre ses limites aussi et d'aviser. Comment avoir confiance en soi. La confiance n'est pas l'assurance qui est souvent un manque de confiance en soi. Elle se disait à présent j'ai confiance en moi. Je le sens. Mais d'où cela vient-il. Qu'est-ce qui a changé. Elle se disait qu'elle s'engageait davantage dans l'action. Elle pris cette habitude, ça vient peut-être de là. Elle ne craint plus les échecs mais les éventuels regrets. Et pour n'en avoir pas, elle agit selon ses envies quitte à échouer. elle ne regrette jamais d'avoir échoué. Plutôt cela que de n'avoir pas fait.

Quand elle s'est levé tôt, elle monte après le repas s'allonger un moment. La sieste est un art de vivre. Un art de naître deux fois dans une même journée. Un art majeur qui permet d'apprécier pleinement l'oisiveté. Le corps profondément détendu, à peine bercé par les quelques sons du monde du dehors qui passent sous la porte ou par la fenêtre, elle lui offre une nouvelle perspective pour accueillir le réel. La matrice est moelleuse. Le corps alangui. La pensée nonchalante. L'âme rêveuse. Pour s'oublier tout à fait elle met le réveil. Vingt minutes, ce n'est pas grand chose. Et pourtant vingt minutes de temps suspendu, c'est immense, c'est magique, c'est une grâce. Ensuite elle peut lire un peu, ou se lever aussitôt. Il arrive qu'elle en profite pour changer de tenue avant d'enfiler sa blouse pour se remettre à l'ouvrage. Depuis quelques temps, elle choisit toujours le même album de musique, plutôt que la radio. Elle attrape son carton à dessin. Contemple un moment, puis attaque un crayonnage nouveau ou poursuit un encrage. Toute penchée sur sa table, elle n'est plus alors qu'avec ses personnages, dans ces mondes irréels auxquels elle donne vie. Elle reprend un dialogue, force un peu un trait là, gomme ici. Elle tricote le temps qui passe.

Un jour je ne l'ai plus revu. En fait nous nous voyions au centre médico-psychologique où elle venait faire son injection. Elle arrivait toujours bien en avance. J'étais secrétaire. Nous devisions. Je m'étais fait une image d'elle et de leur couple avec les brides d'histoires qu'elle me racontait. Je m'étais habitué à fréquenter ce couple dans ma tête quand je rentrais seule le soir. Le souvenir d'une simple histoire parfumait mes murs d'un soupçon de bonheur oui. J'y ai cru un peu à son histoire. Beaucoup. Elle riait entre deux phrases. Souriait beaucoup. J'imaginai aussi son compagnon souriant, attendant patiemment dehors dans la voiture. Est-ce qu'elle a supporté l'arrêt du traitement. Est-ce qu'elle a pu recouvrer plus de sensibilité, de mobilité mentale. Personnellement, je ne l'ai jamais trouvée handicapée. Dotée plutôt d'une exceptionnelle propension au bonheur. J'ai voulu croire qu'elle avait raison. Que le bonheur ça se décidait. J'ai suivi un peu sa recette. Davantage consciente de ma responsabilité de découper mon temps dans des tranches de temps qui me soient agréables. J'ai fait des vœux aussi qui ne tenaient qu'à moi, qu'à un pas de côté, qu'à un petit geste autre pour engager la machine. J'ai changé

d'activité d'ailleurs. Ce qui me fait penser que nous ne nous reverrons plus. L'autre jour j'ai vu son sourire sur un autre visage. Je n'ai pas fait de grand geste mais j'ai souri aussi. D'une bonté nouvelle peut-être. Je ne croyais pas trop à cette innocence seconde et pourtant je mesurais bien sa capacité à enchanter le monde. J'ai surpris cette innocence sur mon chemin. Mon nouveau chemin. Hier une femme m'a plu. J'ai été sous son charme d'emblée. Il semble que ce soit réciproque. Elle a tenu à venir me parler. Le temps s'est suspendu, il a filé sans crier gare. Nous nous sommes promis d'aller au cinéma ensemble. Après cet échange j'étais un peu confuse. J'ai ri. Seule. Je m'amuse de plus en plus à mon tour. Je pensais que c'était leur couple qui ouvrait à ce rire qu'ils avaient ensemble sur la vie. Je découvre un rire bon qui n'a besoin de personne. Comme un saut de joie pure. Un rire vide, totalement vide de tout ressentiment et complice peut-être de ceux qui m'ont précédée. J'ai choisi le bonheur et le rire est venu avec. Simplement. Je ne pense plus vraiment à eux à présent que dans ces moments en suspens où je me prends à rire de moi-même, fière un peu de ma débrouillardise. J'irai donc au cinéma dimanche. J'espère bien me faire une amie.